



## Atmosphère, atmosphère...

Laurence Gillery, restauratrice de baromètres, peut faire la pluie et le beau temps.

" L'EXPRESS PARIS "  
(6-12 avril 1990)

**L**aurence Gillery maîtrise plusieurs métiers indispensables pour pratiquer un art peu ordinaire : la restauration de baromètres. Cette invention de Torricelli, qui date de 1645, épouse les styles, comme le mobilier. Dans l'atelier fondé par son père, Philippe Gillery, Laurence est devenue l'une des spécialistes du mercure à faire la pluie et le beau temps. Première de ses capacités : connaître et reconnaître le baromètre en tant qu'objet d'art. Pour y parvenir, elle photographie, dessine et mémorise systématiquement tous ceux qu'elle décortique sur son établi. Sous Louis XIV, le baromètre est allongé en hauteur, son cadran est rond, en carton peint ou en cuivre gravé, son habillage de bois tresse la feuille d'acanthé, la coquille, le soleil. Sous Louis XV, la rocaille allège le feuillage, et, sous Louis XVI, marqueteries, bois et bronzes dorés, plaques de Sèvres mêlent les motifs végétaux au classicisme hellénique. Le XIX<sup>e</sup> siècle s'orientalise grâce au verre églomisé (feuille d'or et peintures gravées au revers du verre).

Deuxième métier de Laurence : la sculpture sur bois. Au fronton des baromètres,

les années ont souvent cisailé les bouquets sculptés. Suivant les branches de chêne effeuillées ou les cornes d'abondance fendues, Laurence sculpte les parties manquantes en s'inspirant de ses archives encyclopédiques ; après avoir donné figure au bois brut, elle s'attaque à la dorure. Un troisième métier. En « cuisinant » du blanc de Meudon avec de la colle de peau de lapin à l'ail, elle obtient un apprêt qui va, huit fois de suite, enrober la composition avant d'être poncé. Une « réparation » au fer à repasser permet aux lauriers de récupérer leurs nervures, puisque ces détails sont noyés sous plusieurs épaisseurs de blanc. Quatre couches d'argile rouge nappent ces apprêts d'une « assiette » qui enjolive les transparences de l'or et nourrit ses feux. La feuille d'or (1/10 000 de mm) exige un rite étrange. Sur le coussin à dorer, Laurence souffle une petite bouffée sèche pour la défroisser. Elle graisse son pinceau de martre en le frottant contre sa joue — ce qui le charge également d'électricité statique. Ce pinceau « électrique » happe la feuille et la dépose sur le bois humecté d'eau claire. En séchant, l'or se tend sur l'assiette et moule tous ses reliefs. Il gagne son brillant de joaillerie à l'aide d'un brunissage à la pierre d'agate. Touche finale : les patines. Elles ternissent l'or d'une usure vénérable grâce à toutes sortes d'artifices. Aquarelles vertes, jaunes, rouges, acides, rayures, poussières vieillissent l'or flamboyant à tel point qu'il attrape des siècles en quelques heures. Dernier métier : le réglage. La pression atmosphérique sur la colonne de mercure (85 cm) entraîne une poulie reliée par des fils à l'axe de l'aiguille. La synchronisation entre la pression et la course de l'aiguille sur le cadran est un casse-tête météorologique. A un pouce près, les fils transforment le « beau fixe » en « tempête »...

**Thierry Faradji ●**

**Gillery, 97, rue des Martyrs, 42.54.75.97. Restauration sur devis.**